

« Haïti, un tableau vivant »
Un spectacle signé Cécile Cotté

Par Claude Dauphin

« Tâchez qu'en lisant votre histoire, le mélancolique
s'excite à rire, que le rieur augmente sa gaieté, que
le simple ne se fâche pas, que l'habile admire
l'invention, que le grave ne la méprise point, et que
le sage se croit tenu de la louer. »

Miguel de Cervantès

New York University in France, vous connaissez ? Une fascinante aventure de mondialisation du savoir, de transgression des frontières artistiques et littéraires, une expérience humaine indélébile, à travers le volet théâtral parisien de cette prestigieuse institution transatlantique. Moi, je découvre ! C'était le mardi 13 décembre 2011, au théâtre Lucien Paye de la Cité universitaire, à Paris. Les étudiants de ce programme offraient en spectacle une bouleversante bouffonnerie inspirée de la littérature haïtienne contemporaine et francophone. La professeure et metteuse en scène, Cécile Cotté, qui réalise ce cours depuis plusieurs années, avait choisi pour ce trimestre d'automne d'orienter l'esprit curieux et la sensibilité avide de ses jeunes et talentueux étudiants, américains et anglophones, vers la transcendante tragédie historique haïtienne. Histoire politique, humanisme philosophique, surréalisme littéraire s'entrecroisent dans ce fulgurant feu d'artifice constitué de jeu théâtral, de tours de chant, de contes féériques et d'ethnographie vaudou.

Cécile Cotté conçoit sa mise en scène dans le ton du drame bouffon, plus apte que tout autre genre théâtral à montrer ce ballet infini de la mort et de la vie, exposé quotidiennement au spectacle planétaire par le peuple d'Haïti dont l'éternelle renaissance demeure un défi à toute explication rationnelle du monde. Pour ce faire, elle convoque les figures grotesques du carnaval haïtien, masques de la dérision politique et de l'ironie sociale, expression cathartique d'un refoulement perpétuel, fondé sur l'esclavage, le colonialisme, l'indépendance et la tyrannie intérieure.

Théâtre intégral, puisque gestuel, chanté et dansé, la réalisation de Cécile Cotté met au premier plan le texte d'auteur, élément essentiel dans la perspective d'assimilation linguistique du français littéraire par des universitaires de langue maternelle anglaise. Quel défi ! Tout d'abord, de tisser ces scènes théâtrales à partir d'une prose choisie chez des auteurs à la plume acérée, à l'imaginaire éclaté, à l'érudition exubérante, qui vous

conduisent à une allure folle du cabinet de psychanalyse de Sigmund Freud aux trépidantes bacchanales carnavalesques qui vous font passer en un clin d'œil du rêve au désastre et du désastre au rêve.

Ces textes qui disent le réel à travers le surréal, le monstrueux à travers le féérique, sont empruntés à une pléiade d'auteurs contemporains, haïtiens en majorité : Dany Laferrière, *La chair du maître*, Frankétienne, *Melelovivi ou Le piège*, Gary Klang, *Haïti ou Œdipe sous les tropiques*, Lyonel Trouillot, *Fragments du journal des années dures*, Antoine Tshitungu Kongolo, auteur congolais, *La proue des Caraïbes*, textes composant un recueil collectif intitulé *Haïti, le désastre et les rêves* (éditions Riveneuve Continents). À ce corpus, Cécile Cotté a joint des extraits du roman de Jean Métellus, *Au pipirite chantant*, le conte de Mimi Barthélémy, *Kongmanza le monstre*. De même a-t-elle emprunté des fragments à Edwidge Danticat, *Create Dangerously/Our Guernica*, et à Jean Genet, *Les Nègres*.

La maestria symboliste de Cécile Cotté, avivée par l'esprit de son maître Jacques Lecoq, s'empare du spectateur en ouvrant le jeu au parterre de la salle d'où surgit une récitante, avec son histoire ordinaire, évocation d'un tableau naïf ramené par ses parents d'un voyage touristique au pays de l'imaginaire. Ce souvenir d'enfance d'une fillette de télé-réalité se dédouble petit à petit : un personnage de second niveau émerge, conscience d'une inconscience enfouie, révélant une réalité surréelle. Ainsi, par un adroit trompe-l'œil, comme les grands du théâtre en ont le secret, Cécile Cotté fait pénétrer subrepticement le spectateur dans son tableau vivant d'Haïti. Alors commence l'histoire de ce peuple noir, transfusé d'Afrique en Amérique, inventeur d'une geste démiurgique, d'une indépendance épique, sans ascendance ni descendance, languissant dans l'entrelacement des plus machiavéliques manipulations humaines, jusqu'au réveil brutal, et peut-être libérateur, amené par ce tremblement de terre de magnitude 7.3 sur l'échelle de Richter, le 12 janvier 2010.

Cette réalisation théâtrale, aussi stupéfiante par le sujet, les textes et la mise en scène, est rehaussée par la composition musicale de Stéphane Scott, habilement et subtilement présente, tout en se révélant indispensable : ponctuation de tamtams, accords de guitare recherchés et jeu gracile des sanzans. À quoi il faut ajouter un travail remarquable de direction des chanteurs (solistes et chœurs), d'arrangements de la célèbre mélodie créole de Frantz Casséus, *Mèsi Bon Dyie*, et de la chanson populaire française, *Haïti, terre de soleil*, signée Frantz (Kiki) Wainwright, un *hit* des années 70, promu par l'orchestre de danse Les Shleu-Shleu et son chanteur de charme, Hans Chérubin.

Je terminerai cette revue de *Haïti, un tableau vivant*, par un rappel de sa dimension visuelle car ce théâtre d'étudiants tient aussi le spectateur en haleine par la magie de ses masques extravagants qui soulignent l'aspect quasi intemporelle de ces personnages monstrueux, bicéphales, dédoublés, reptiliens ou, au contraire, ventrus sur des jambes filiformes comme des araignées balançant entre leurs pattes d'énormes testicules. Toute

cette composition visuelle du tableau vivant est due certainement au travail imaginatif de Mimie Tack qui sait jouer du contraste entre l'austérité des bures monastiques de couleur marron et la lubricité effrénée des personnages qui les portent, une plongée dans l'univers de ces chants de bucons médiévaux qui ont inspiré à Carl Orff son spectaculaire *Carmina Burana*. Il importe aussi de souligner la participation, à cette réalisation, des étudiants de l'Atelier d'arts visuels que dirige Marie Lepetit dans le cadre du programme *New York University in Paris* et le rodage de cette machine de scène par le régisseur Grégoire Boucheron.

Claude Dauphin
Musicologue et professeur
Université du Québec à Montréal

